

Liaison... une histoire en 4 chapitres

Marie-Élisabeth Brunet

Number 100, January 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet, M.-É. (1999). *Liaison... une histoire en 4 chapitres*. *Liaison*, (100), 7–10.



Liaison... une histoire en 4 chapitres

Marie-Élisabeth Brunet

DOSSIER

Une rédactrice et trois rédacteurs en chef ont dirigé les destinées de *Liaison* depuis sa fondation en 1978. Quelle direction ont-ils voulu imprimer à la revue? Quel bilan font-ils de leur passage? Qu'en-trevoient-ils pour l'avenir? Ce sont les questions que Marie-Élisabeth Brunet leur a posées pour vous.

Chapitre 1 : denise traux (1979 - 1982)

«Je n'avais pas du tout d'expérience et j'étais timide comme pas une, mais au terme d'une rencontre avec Nicole Doucet, la coordonnatrice de Théâtre Action à l'époque, je me suis retrouvée avec un emploi à mi-temps comme rédactrice en chef de *Liaison*.» C'est ainsi que denise traux se souvient de son arrivée à la tête de *Liaison* en 1979. La jeune revue, lancée l'année précédente par Théâtre Action au moment de son Festival à Sturgeon Falls, n'avait alors paru que deux fois.

«Le mandat qu'on me confiait, ainsi qu'à Louise Gallant qui s'occupait de la mise en pages, était de produire une revue de théâtre pour l'Ontario français. Au delà de cette consigne, personne n'avait vraiment précisé ce que devait être *Liaison*. On a fonctionné par intuition. En moins d'un an, le magazine s'est mis à toucher aux autres disciplines artistiques. C'était une évolution naturelle pour l'époque. Il faut se rappeler que dans ces années-là, Théâtre Action était un moteur important du développement artistique de la communauté franco-ontarienne, un milieu où se retrouvaient des gens qui travaillaient dans toutes les disciplines. *Liaison* s'est voulu à cette image : un lieu de rencontre, un lieu d'exploration et aussi un outil de développement. Je sentais que, comme communauté franco-ontarienne, on avait besoin de se parler et les artistes qui émergeaient avaient besoin qu'on parle d'eux.»

En rétrospective, denise traux convient que la structure du magazine à cette époque était lourde à porter. La direction éditoriale était assumée au départ par le conseil d'administration de Théâtre Action, et après la création des Éditions *L'Interligne*, en 1981, par un partenariat

d'organismes qui finançaient conjointement le projet. «Je pense que j'avais l'illusion d'une liberté éditoriale, affirme denise traux en riant. Mais à cette époque-là, on ne s'arrêtait pas aux problèmes de fonctionnement. C'était pas grave que le magazine ait quelque chose d'un peu tout croche. C'est ce qui lui donnait son âme. C'était moins figolé, moins poli, mais c'était vivant! Si aujourd'hui je devais me relancer dans l'aventure de publier un magazine, je voudrais que le produit ait un côté fou, insolent, revanchard, comme le *Liaison* des débuts.»

Par contre, elle n'hésiterait plus à faire une mise en marché agressive du magazine. «À l'époque, c'était très suspect de mêler argent et art. Il fallait être pur! Quand Kate Mensour a été embauchée pour développer des marchés pour *Liaison*, trouver des publicités, commencer à vendre les abonnements qui étaient gratuits jusque là, nous avons eu des discussions épiques! Je tiendrais un tout autre discours aujourd'hui.»

*denise traux est
éditrice de la
maison d'édition
Prise de Parole.*



Photo : Archives Liaison

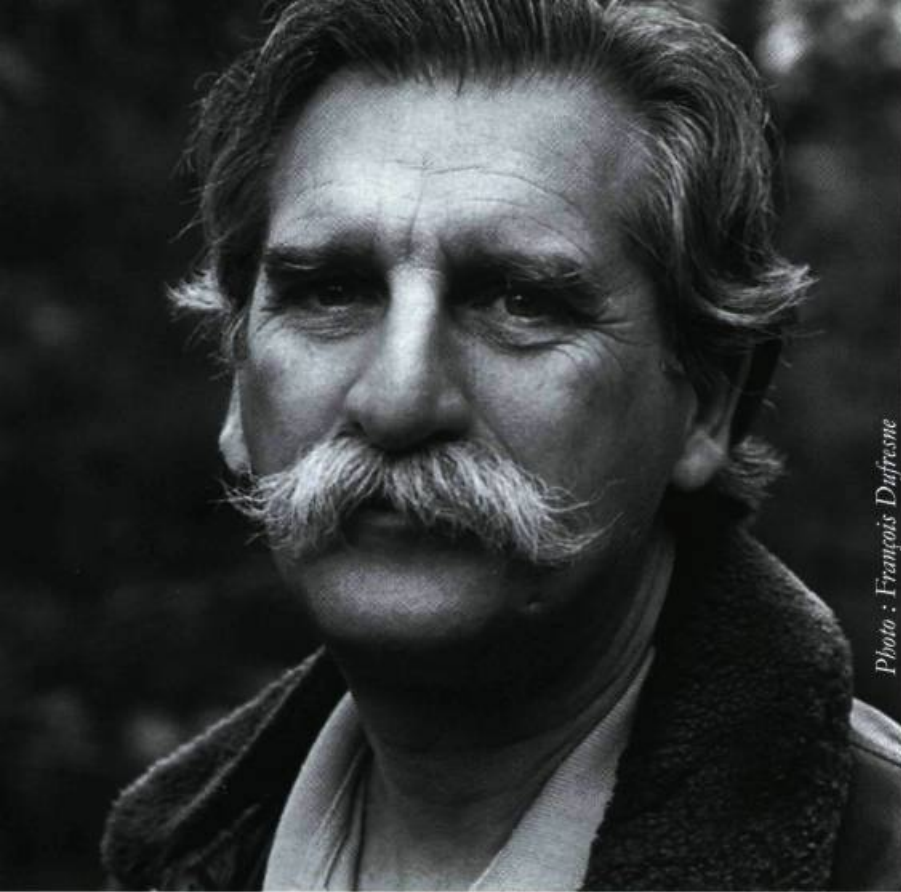


Photo : François Dufresne

Chapitre 2 : Fernan Carrière (1982 - 1987)

«J'ai toujours cru qu'un produit qu'on vend a plus de valeur aux yeux des gens qu'un produit donné. À mon arrivée en 1982, un de mes premiers soucis a été de professionnaliser la revue pour qu'elle soit plus vendable. Ce n'est pas une critique de ce qui avait été fait auparavant. Tout simplement, le milieu et le magazine avaient évolué. Pour pouvoir continuer à progresser, il fallait sortir du petit milieu fondateur, élargir les horizons, recruter de nouveaux collaborateurs – des universitaires, des professionnels – qui donneraient une crédibilité accrue à *Liaison*. C'est ce qui m'a poussé notamment à créer un comité de rédaction qui pouvait alimenter la revue avec des idées nouvelles. Parallèlement, j'ai voulu travailler la présentation graphique de la revue, passer du papier journal au papier glacé, soigner la photo. C'était aussi le début de l'informatique, ce qui nous donnait de nouveaux moyens.»

De nouveaux moyens non seulement pour la production mais aussi pour la distribution. Sous l'impulsion de Lise LeBlanc, directrice du marketing, *Liaison* met en place un système de suivi des abonnés fort sophistiqué pour l'époque. Le nombre des abonnés grimpe à environ 2 000. «Nous avions le souci d'être présents partout, non seulement pour couvrir les événements mais aussi pour faire connaître le magazine.»

Sous Fernan Carrière, *Liaison* parle des artistes et de leurs créations, mais aussi de tous les domaines

parallèles qui ont un impact plus ou moins direct sur la production artistique : médias, politiques gouvernementales, congrès de l'ACFO ou de Direction Jeunesse, etc. «J'ai toujours cru qu'il ne fallait pas traiter seulement de production artistique mais aussi de l'environnement qui l'influence directement. J'avais le souci d'élargir le concept de ce qu'est la culture et aussi d'avoir un contenu qui pouvait intéresser tout le monde.»

Peu à peu, une vision encore plus large s'impose. Fernan Carrière rêve de déborder des frontières de l'Ontario français. «En se limitant à l'Ontario français, il y avait un potentiel très limité de public à atteindre. On ne pouvait pas espérer aller au-delà de 3 000 à 3 500 abonnements. Ce qui condamnait la revue à dépendre très largement des subventions gouvernementales. La seule façon que je voyais de rentabiliser *Liaison*, c'était d'en faire un produit qui intéresserait aussi bien les Acadiens, que les Québécois ou les Franco-Américains. J'ai d'ailleurs commencé à dénicher des collaborateurs dans les Maritimes, en Nouvelle-Angleterre, dans l'Ouest. Mais c'était très difficile, car il n'existait aucun réseau de ce genre. Et beaucoup de gens ne partageaient pas ma vision. On craignait que l'Ontario français ne soit perdu là-dedans. Il faut se rappeler qu'à l'époque on regardait de travers un Robert Paquette qui avait décidé de s'installer à Montréal»

Autre raison qui le poussait à élargir les horizons : l'exiguïté du milieu artistique. «Au début des années 1980, le milieu était encore très, très jeune en terme de réalisations, de production, de maturité artistique. La plupart des artistes avaient moins de trente ans. Et le milieu était aussi très petit, tellement petit que la faculté critique avait de la difficulté à s'exercer.»

Et il avoue que cette réalité est celle qu'il a trouvée la plus difficile à assumer comme rédacteur en chef. «Tout le monde fait attention parce que tout le monde se connaît. Il faut garder ses contacts, éviter de créer des froids ou de perdre des collaborateurs... Mais en même temps, il ne faut pas tomber dans la complaisance. Car dès que la complaisance s'installe, ça limite le progrès, le dynamisme... Et malheureusement, de la complaisance, il y en a encore beaucoup aujourd'hui. On n'accepte pas facilement la critique. C'est une des grandes difficultés du journalisme en Ontario français et c'est quelque chose de commun aux cultures minoritaires.»

Avec plus de dix ans de recul, Fernan Carrière conclut que son rêve d'une revue qui s'intéresserait à tout ce qui se fait en français dans le domaine culturel en Amérique du Nord était irréaliste compte tenu des moyens financiers limités de *Liaison*. Mais il n'en croit pas moins que ce serait là une voie souhaitable même aujourd'hui. «Je trouverais important de dire aux jeunes que se définir comme

Franco-Ontarien ne veut pas dire être fermé, replié sur soi. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas être Franco-Ontarien jusqu'au bout des orteils et avoir le monde pour univers?»

Fernan Carrière est gestionnaire à la coordination des projets en marketing chez Postes Canada.

Chapitre 3 - Paul-François Sylvestre (1987 - 1997)

«Peu après mon arrivée à *Liaison*, j'ai fait le pari qu'il y avait suffisamment d'œuvres et d'artistes franco-ontariens pour que la revue s'y consacre résolument. J'ai donc choisi de laisser tomber le côté socio-culturel et de faire de *Liaison* la revue des arts de l'Ontario français.»

C'est ainsi que Paul-François Sylvestre, qui a dirigé la revue pendant la moitié de ses vingt ans, donne un sérieux coup de barre à la direction éditoriale du magazine. «Ma principale préoccupation était de mettre pleins feux sur nos artistes. Il fallait parler de nous, et, pour emprunter une expression anglaise, «*blow our own horn*». Il me semblait qu'en élargissant trop le contenu du magazine, on diluait la place des artistes de chez nous et on ne renforçait pas la dynamique culturelle franco-ontarienne. Mon autre motivation venait du fait qu'un de nos principaux bailleurs de fonds, le Conseil des Arts du Canada, reprochait à *Liaison* son contenu trop socio-communautaire.»

Autre préoccupation qui anime Paul-François Sylvestre dès le début de son mandat : assainir les finances de la revue qui avait accumulé une dette de 40 000 \$. «Dès la première année, j'ai pu équilibrer le budget et au bout de deux ans, la dette était complètement effacée. Pour y arriver, il a fallu réduire le personnel de quatre à deux, changer d'imprimeur, couper le nombre de pages. Mais la revue a tout de même continué de progresser. Nous sommes passés de quatre à cinq numéros par année et, en septembre 1988, la revue arborait sa première couverture couleur. Il faut dire que j'ai eu la chance d'arriver à une époque où les annonceurs avaient plus d'argent. Les choses se sont passablement resserrées depuis.»

Sensible au fait que, dans la province, *Liaison* est perçu comme le magazine d'une clique d'Ottawa, Paul-François Sylvestre se préoccupe de refléter davantage ce qui se passe dans le Nord et le Sud. «Je me suis servi du comité de rédaction pour donner au magazine des antennes dans les différentes régions de la province. Nous avons publié des dossiers qui exploraient la réalité culturelle des différentes régions. J'ai aussi cherché à couvrir un plus grand nombre de disciplines car *Liaison* a toujours été davantage axé sur le théâtre et la littérature. Un de mes regrets en quittant était de ne pas avoir mieux réussi à parler du cinéma et de la danse. On a fait certains efforts, mais ces disciplines sont

restées les parents pauvres de notre couverture.»

Par contre, Paul-François Sylvestre est fier d'avoir pu ouvrir les pages de *Liaison* à la création. «Fernan avait commencé en publiant des nouvelles et de la poésie. J'ai voulu aller plus loin en consacrant un numéro par année à la création. Au début, on lançait un concours avec jury et on publiait les œuvres primées aussi bien littéraires que visuelles. Par la suite, on a invité des artistes à produire autour d'un thème donné.»

Fier aussi d'avoir pu donner à *Liaison* ses lettres de noblesse au Québec. «Un an après mon arrivée, *Liaison* a été accepté comme membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois. Ça nous donne une plus grande visibilité au Québec, dans les Salons du Livre, etc. Ça fait que les médias québécois parlent de nous à l'occasion et que certains de nos articles sont repris ailleurs.»

Paul-François Sylvestre avoue d'emblée qu'il a adoré ses dix ans à *Liaison* malgré quelques regrets. «Je sentais que j'avais entre les mains un bel outil que je pouvais façonner de A à Z. Chaque numéro était un défi, comme un grand casse-tête à assembler. Une chose qui me déçoit, c'est de ne pas avoir réussi à convaincre le Conseil des Arts du Canada de la valeur de notre produit. Le Conseil a con-

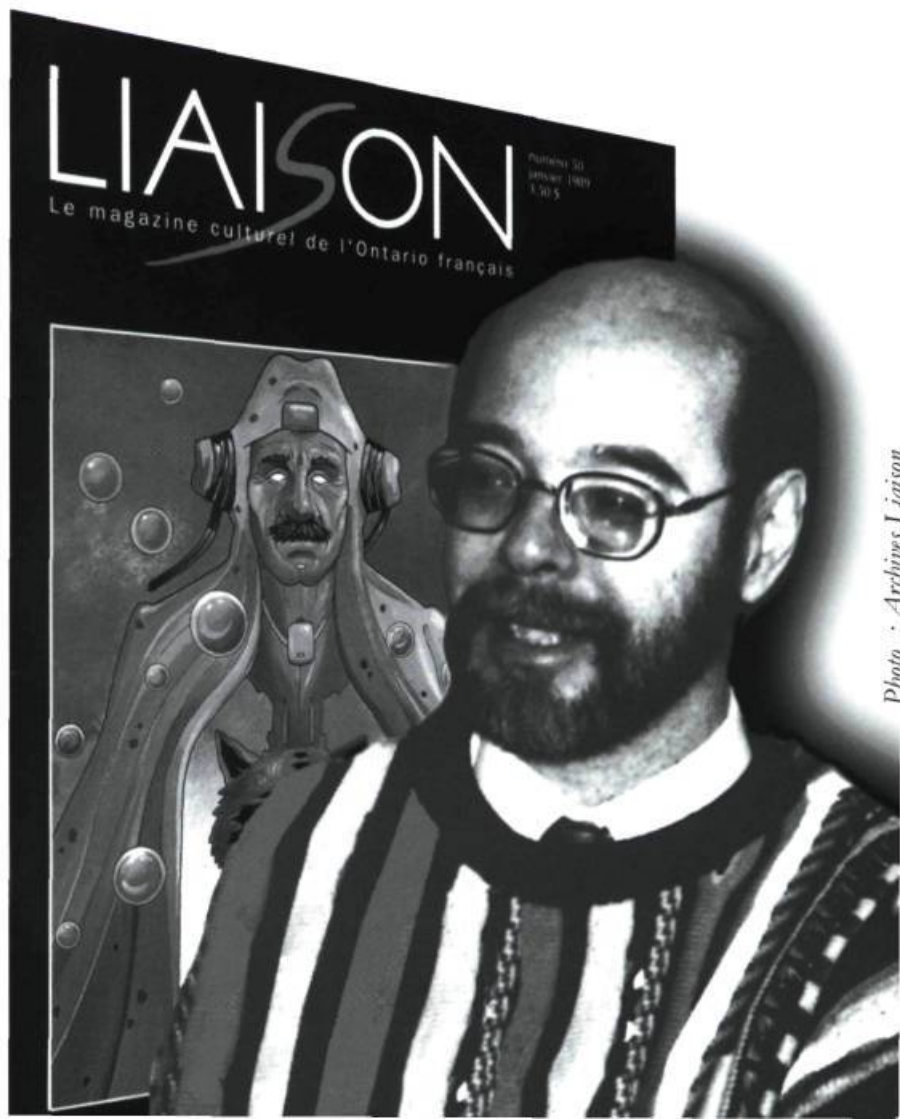




Photo : François Dufresne

tinué de dire que le contenu de *Liaison* n'était pas suffisamment artistique et a systématiquement réduit sa subvention. L'autre constat que je fais, c'est que le nombre d'abonnés à *Liaison* a chuté. C'est peut-être le prix à payer pour en avoir fait une revue des arts plutôt qu'un magazine socio-culturel.»

Pour autant, Paul-François ne remet en question ce choix. «Pour l'avenir, je souhaiterais que *Liaison* soit davantage lu, d'abord et avant tout par les créatrices et les créateurs, qu'ils se reconnaissent dans leur revue, qu'elle soit leur livre de référence. Mon autre souhait serait que *Liaison* porte un regard toujours plus critique sur notre production artistique. C'est important d'éviter la complaisance car pour grandir, nos artistes ont besoin du regard d'autrui sur leurs œuvres.»

Paul-François Sylvestre est le responsable du Secteur franco-ontarien du Conseil des arts de l'Ontario.

Chapitre 4 : Stefan Psenak (1997 -)

Avec seulement six numéros sous la ceinture, Stefan Psenak parle de *Liaison* comme d'un *work-in-progress*. Mais déjà, il y a mis sa griffe. «Je sentais que j'arrivais à un tournant et qu'il fallait que je prenne des risques. J'ai voulu donner un coup de gueule à la revue. Pour moi c'était important qu'elle ait un *look* accrocheur parce qu'on est attiré par ce qui est beau, esthétique. C'est pourquoi j'ai ramené la couleur en page couverture, qu'on avait laissé tomber par souci d'économie. J'ai aussi voulu don-

ner une autre allure à la mise en page : plus éclatée, plus aérée...»

En ce qui touche le contenu, la transformation que souhaite Stefan Psenak sera plus longue à réaliser. Le nouveau rédacteur en chef compte beaucoup sur son comité de rédaction. «Le comité n'est pas là simplement pour dresser une liste de sujets à traiter dans chaque numéro. Il doit contribuer à la vision du magazine. C'est là que doit se faire le débat d'idées quant à l'orientation de notre couverture.»

Depuis son arrivée, Stefan Psenak s'est aussi employé à augmenter et à renouveler la banque des collaboratrices et collaborateurs de la revue. «Il faut à tout prix améliorer les conditions que nous offrons aux collaborateurs. À l'heure actuelle, ils sont peu ou pas du tout payés. Je pense que *Liaison* a aussi le mandat de développer une relève. Un de mes projets est d'élaborer un guide à l'intention des jeunes collaborateurs et de leur assurer un bon encadrement.»

Le débat reste à faire sur comment augmenter le nombre d'abonnés, car comme le concède Stefan Psenak, «développer le marché, c'est le nerf de la guerre», c'est ce qui permet de décrocher plus d'annonces publicitaires et d'augmenter les moyens de la revue. Mais pour lui, une chose est claire : *Liaison* doit demeurer une revue des arts. «Nous devons continuer de faire la promotion de nos artistes et de leurs œuvres dans une perspective critique, de façon honnête, sans tomber ni dans la complaisance, ni dans les règlements de comptes. Et il ne faut surtout pas sous-estimer notre public lecteur. Il est intelligent et capable d'en prendre. On n'a besoin de faire dans le divertissement. On peut proposer des réflexions intelligentes, des dossiers fouillés. Et on peut aussi s'ouvrir pour faire connaître ce qui se fait à l'extérieur de l'Ontario, comme en Acadie par exemple.»

Maintenant qu'il connaît mieux les contraintes liées à la production de *Liaison*, Stefan Psenak avoue qu'il a dû tempérer un tant soit peu son enthousiasme du début. Certains changements souhaités ne pourront s'opérer du jour au lendemain. Mais sa plus grosse frustration à ce jour vient du désengagement des bailleurs de fonds. «Cette année, le Conseil des Arts du Canada a reconnu la valeur de notre produit et a augmenté sa subvention. Le Conseil des arts de l'Ontario nous a aussi donné une augmentation symbolique. Mais de façon générale, les bailleurs de fonds nous tiennent le discours de la rentabilité comme si nous étions des entreprises privées pendant qu'ils coupent leur soutien de façon aveugle. Ça n'a pas de sens qu'on nous demande de mettre autant de temps à assurer notre survie financière quand notre priorité devrait être de livrer un produit artistique de qualité»